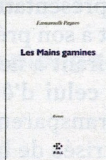


## ROMAN

EMMANUELLE PAGANO

LES MAINS GAMINES



Emmanuelle Pagano écrit menu, à voix douce, à silences assourdissants, des histoires à chambouler les cœurs, à réveiller les consciences endormies. Elle va crescendo, étouffe la violence pour mieux la révéler, nourrit de mots amis ses récits de folles blessures – celles de l'enfance, qui l'obsèdent et l'obligent à toujours plus de précision, d'authenticité. Ses histoires sont des histoires de tous les jours. De celles que l'on tait, non par pudeur, mais par honte, par lâcheté. Ses personnages sont des gosses de tous les jours. De ceux que l'écrivain a un jour croisés, et à qui elle invente une dignité, à qui elle adresse un peu d'amour.

Après *Le Tiroir à cheveux* (2005) et *Les Adolescents troglodytes* (2007), *Les Mains gaminées* met à nu le calvaire d'une fillette qui chaque jour de l'année scolaire, à l'heure de la récréation et dans l'indifférence, surtout de la maîtresse, subit les assauts sauvages des garçons de sa classe, « tous, sauf un ». Ils sont jeunes, trop jeunes, alors ils se servent de leurs mains « gaminées » pour fouiller la petite. Presque trente ans ont passé. La petite est désormais domestique. Son patron est l'un de ses bourreaux. Elle travaille, aspirateur, vaisselle, joue la comédie de l'oubli, mais couche dans un carnet un flot de poésies inouïes. Emmanuelle Pagano écrit la terreur, dit l'innommable, tous ces secrets si longtemps enfouis, si lourds à vivre, avec une netteté forcée, une sensualité hallucinée. Jamais elle n'accuse. Elle avance dans sa narration comme dans une enquête, variant les tons, multipliant les voix, les paroles d'enfants et d'adultes,

celles de l'innocence, celles de la trahison. Pagano malmène les mensonges, leur invente une langue. Elle laisse à son récit le soin d'éclairer la barbarie : « *C'est moi, la nuit.* »

MARTINE LAVAL

Ed. P.O.L., 169 p., 15 €.

## ROMAN

PHILIPPE VILAIN

FAUX-PÈRE



C'est à l'Adolphe de Benjamin Constant que Philippe Vilain empruntait, il y a six ans, l'exergue de son roman *Le Renoncement* : « *La grande question de la vie, c'est la douleur que l'on cause, et la métaphysique la plus ingénieuse ne justifie pas l'homme qui a déchiré le cœur qui l'aimait.* » Ces mots de Constant pourraient se trouver en tête du présent *Faux-père*, dans lequel Philippe Vilain poursuit sa minutieuse et amoraliste auscultation de l'état amoureux, ses voluptés et ses tourments – avec, cette fois, une gravité nouvelle, l'irruption du tragique dans le catalogue des émotions que, de livre en livre, décline et nuance l'écrivain. C'est que, dans la relation sentimentale qui se noue entre le narrateur de *Faux-père* et Stefania, s'invite un troisième protagoniste : un enfant, que bientôt porte la jeune femme, et dont son compagnon ne veut pas. Elle est radieuse, épanouie ; lui, l'égoцентриque, l'éternel amoureux, qui toujours a fui les engagements et les responsabilités, ne saurait s'imaginer dans le rôle du père. Le roman, intense et émouvant, retrace l'itinéraire intérieur de cet homme. Il est aussi porteur d'une belle et inattendue réflexion sur l'ennui. Fidèle à lui-même, élégant et incisif, Philippe Vilain atteint ici une profondeur inédite, et qui lui sied bien. NATHALIE CROM

Ed. Grasset, 112 p., 11,90 €.